



HAL
open science

Sur la notion d'attestation : croire et savoir en période de crise

Sarah Troubé

► **To cite this version:**

Sarah Troubé. Sur la notion d'attestation : croire et savoir en période de crise. *Figures de la psychanalyse*, 2021, n° 41 (1), pp.199-210. 10.3917/fp.041.0199 . hal-03917273

HAL Id: hal-03917273

<https://hal.science/hal-03917273>

Submitted on 1 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sur la notion d'attestation : croire et savoir en période de crise

Auteure

Sarah Troubé
Psychologue clinicienne, maîtresse de conférences
Université Côte d'Azur, LIRCES, France
98 boulevard Edouard Herriot, 06200 Nice
sarah.troube@gmail.com

Résumés

L'article explore la notion d'attestation à partir de la philosophie de Paul Ricœur pour questionner le rapport au savoir et à la science en contexte de crise. L'attestation témoigne d'une forme de confiance construite chez un sujet divisé en l'absence de garantie : elle peut ainsi être opposée aux proliférations imaginaires du fantasme scientifique d'une part et des constructions conspirationnistes d'autre part, qui cherchent à réduire l'indétermination d'un moment de crise à l'absolu d'une certitude.

Starting from the philosophical work of Paul Ricœur, the article explores the notion of attestation in order to discuss the perception of knowledge and the trust in science in a context of crisis. The attestation leads to a specific form of trust, which supposes the division of the subject and some lack of guarantee. The attestation can therefore be contrasted with the propagation, belonging to the imaginary order, of scientist fantasies on the one hand, and conspiracy theories on the other hand – both aiming to reduce the indetermination of the crisis to an absolute certainty.

Mots-clés

Attestation ; post-vérité ; science ; certitude ; crise

Attestation ; post-truth era ; science ; certainty ; crisis

Crise et attestation

En 1988, Ricœur soulevait la question des rapports entre crise et modernité¹ : la crise est-elle un phénomène spécifiquement moderne ? La postmodernité n'est-elle que le nom donné à la crise dans laquelle seraient entrés les promesses et idéaux de la modernité ? Si l'idée d'une crise permanente et définitive est contradictoire, le lien social contemporain semble avoir accompli cette expérience étonnante d'une crise devenue norme ou état de fait. Or, aux crises économiques et écologiques, aux crises des valeurs et des institutions est venue récemment s'ajouter, à la manière d'une crise dans la crise, une crise sanitaire dont l'ampleur et les modalités ont été perçues comme inédites. Devenue pandémie au cours des premiers mois de

¹ P. Ricœur, « La crise : un phénomène spécifiquement moderne ? », *Revue de Théologie et de Philosophie*, n°1, 1988, p. 1-19.

2020, la propagation du coronavirus SARS-CoV-2 est venue rompre le cours du quotidien comme un bouleversement majeur.

Il ne peut s'agir de porter sur cette période le regard d'un diagnostic historique, et encore moins psychanalytique. Nous proposons plutôt d'y interroger la fragilité, l'indétermination et l'absence de certitude qui caractérisent le vécu de crise. L'expérience d'une crise apparaît comme une mise en suspens du cadre, des normes et des usages familiers qui guident l'action et le savoir, révélant brusquement une absence de fondements et de précédents. Loin de toute gestion de crise - à la manière dont on gérerait les affaires courantes -, on ne pourrait alors se reposer que sur l'invention, l'expérimentation, l'inauguration, en prenant acte de son caractère de nouveauté et d'inédit.

De par cette absence de garantie et de modèle préexistant, la crise peut difficilement être saisie, au moment où elle se vit, dans le registre du savoir : elle est plutôt perçue et éprouvée comme ce dont on témoigne - à partir de la singularité et de la fragilité même de ce vécu. Or, loin de se réduire à un défaut ou à une attente de savoir, ce registre du témoignage interroge les formes que peuvent revêtir la croyance, la confiance et le rapport au savoir dans un contexte de crise. Nous poserons cette question à partir de la notion d'attestation, telle qu'elle se déploie chez Ricœur : l'attestation y désigne une forme de croyance et d'assurance sans garantie dernière, et opposable donc à l'objectivité d'un savoir vérifiable, mais relevant néanmoins d'une forme propre de certitude. Fondée sur l'engagement et la parole d'un sujet, l'attestation témoigne d'une confiance qui ne peut être rabattue sur la justification par la preuve.

L'attestation renvoie chez Ricœur à l'attestation de soi, par laquelle un sujet peut témoigner de lui comme étant fidèle à lui-même. Mais on peut se demander si l'attestation ne dessinerait pas aussi une modalité de croyance et de confiance propre aux contextes de crise, dans la mesure où ceux-ci font voler en éclat l'illusion d'une connaissance objectivement garantie. Il n'est peut-être pas anodin, en ce sens, que le terme d'attestation, dans son acception juridique et administrative de déclaration sur l'honneur, ait fait partie des signifiants omniprésents dans le quotidien de crise des mesures de confinement. L'attestation sur la parole propre du sujet met en évidence l'absence soudaine d'appui sur une garantie extérieurement contrôlable et objectivable. Se prêtant par là-même à être moquée ou poussée jusqu'à l'absurde, elle porte bien en elle le paradoxe qui est constitutif, pour Ricœur, de l'identité personnelle : celui d'un sujet qui s'engage à demeurer fidèle à lui-même, tout en s'éprouvant nécessairement ambivalent, divisé, « soi-même comme un autre »². Dans l'herméneutique de soi que propose Ricœur, l'attestation permet de prendre acte de cette altérité radicale surgissant dans le rapport à soi-même. À la manière du sujet de la psychanalyse, le sujet qui atteste de lui-même est un sujet pour lequel toute transparence et toute immédiateté dans l'accès réflexif à soi est barrée.

L'attestation dans Soi-même comme un autre

C'est dans les conférences publiées en 1990 sous le titre *Soi-même comme un autre* que Ricœur développe en filigrane la notion d'attestation. Celle-ci apparaît comme une issue face aux deux impasses qui caractérisent, selon Ricœur, l'histoire des philosophies du sujet et du cogito : d'un côté, l'exaltation du cogito cartésien qui prétend s'auto-fonder, et de l'autre côté, l'humiliation et la destitution du cogito, prononcée notamment par la philosophie nietzschéenne. Traçant une voie hors de cette alternative, l'attestation peut se définir comme « la sorte de certitude à laquelle peut prétendre l'herméneutique »³. Loin de la transparence du

² P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

³ *Ibid.*, p.33.

cogito cartésien, elle se fonde sur l'idée qu'il n'y a d'accès à soi qu'indirect et incomplet. Mais contre l'humiliation nietzschéenne du cogito, elle ouvre à une forme de confiance : l'attestation de soi consiste dans une assurance d'être soi-même, comme sujet agissant et souffrant.

L'attestation désigne donc une forme de certitude en l'absence de garantie, une confiance pratique qui ne peut se fonder sur une preuve que l'on pourrait qualifier d'objective. Le fait que mon corps m'appartienne en propre, par exemple, ne peut relever que de l'attestation, à savoir d'une certitude pleine et entière, mais qui ne repose pas sur un critère de vérification. L'attestation se rapporte toujours à l'attestation de soi, à travers la notion d'ipséité : celle-ci désigne la part de l'identité d'un sujet qui ne se réduit pas à l'identique et à la permanence dans le temps. Ricœur situe l'attestation de cette ipséité dans la promesse, comme fidélité à la parole donnée : le sujet s'y éprouve comme ce dont il peut témoigner devant l'autre. L'attestation est donc toujours fragile, et la menace du soupçon lui est inhérente. L'accès à sa propre ipséité, que Ricœur articule à l'identité narrative, est indirect et en partie opaque, car il n'est possible qu'au travers des récits du soi, et des multiples interprétations ouvertes par ces récits.

Par ailleurs, l'attestation implique nécessairement l'autre, comme constitutif de ce rapport médié de soi à soi : si attester de soi signifie d'être en capacité de témoigner de soi, comme sujet agissant et souffrant, cela suppose une altérité susceptible de recevoir ce témoignage. Cette certitude est donc d'ordre éthique car elle prend sens dans l'horizon de la fidélité à soi et de la promesse faite à l'autre en la consistance de ma parole. La vérité qui se dégage de l'attestation est une vérité engagée et racontée⁴. L'attestation pourrait alors questionner la constitution et la réception du savoir en contexte de crise - et peut-être, plus spécifiquement, dans ce que l'on nomme la crise postmoderne, où s'intriqueraient la fin des grands récits de légitimation du savoir, et le fantasme scientifique⁵ d'une transparence et d'une toute puissance de la preuve.

Crise, savoir scientifique et post-vérité

On peut être tenté de percevoir, dans le rapport actuel au savoir scientifique, la même impasse que celle que Ricœur souligne dans les philosophies du cogito, entre auto-fondation toute puissante d'un côté, et destitution et humiliation de l'autre. Au fantasme scientifique d'une toute puissance illimitée du savoir scientifique, et d'une hégémonie du savoir estampillé par la preuve, fait pendant l'expansion croissante d'un soupçon qui vient destituer a priori tout discours porteur d'un savoir identifié comme officiel. Le terme de post-vérité vient tenter de saisir cette crise du rapport à la confiance et au savoir, dont l'essor des théories conspirationnistes n'est que la manifestation la plus flagrante. Cette mise en cause systématique de toute vérité officielle fait du savoir scientifique l'une de ses cibles privilégiées – mouvements anti-vaccins, climatoscepticisme, théories de la terre plate... Il ne s'agit pas seulement, dans ces théories du complot et autres *fake news*, de s'opposer à

⁴ J.P. Pierron, « De la fondation à l'attestation en morale : Paul Ricœur et l'éthique du témoignage », *Recherches de Science Religieuse*, n°91, 2003, p. 435-459.

⁵ Le terme de scientisme mériterait une clarification historique et conceptuelle qui n'entre pas dans le cadre de cet article. Nous désignerons par ce terme la conception idéologique qui élève la science au rang de valeur absolue, en supposant que le savoir scientifique est à même de saisir la totalité du réel, et qui préconise l'application à toute quête de savoir de la méthodologie d'objectivation et de validation empiriques ayant porté la constitution moderne des sciences de la nature. Il nous semble essentiel de rappeler l'écart entre cette idéologie scientiste et la pratique scientifique, qui exclut cette valeur absolue et atemporelle de la preuve. Les travaux de Popper, de Kuhn ou de Latour, pour n'en citer que quelques uns, ont largement déconstruit les idéaux épistémologiques d'un savoir validé par la preuve et abstrait de ses conditions de fabrication.

l'interprétation officielle d'un fait, mais de contester ce fait lui-même. Aux procédures d'établissement ou de vérification d'un fait est opposée la toute-puissance d'une vérité ressentie, qui peut être fondée sur un « fait alternatif », et qui tire sa force de conviction de la résonance émotionnelle qu'elle produit sur un individu.

Ce régime de post-vérité pourrait être pensé comme un aboutissement de la postmodernité, qui, en poussant à l'extrême la relativisation des croyances et des savoirs, en viendrait à destituer l'idée même de vérité. Cette accointance entre postmodernité et post-vérité, du côté d'une individualisation de la valeur du vrai, ne doit pourtant pas faire oublier que la post-vérité tend plutôt à apparaître comme l'autre face du fantasme de toute puissance scientifique. La pensée conspirationniste dénonce le plus souvent le défaut de transparence dans l'établissement du savoir scientifique, venant témoigner en creux d'un idéal de transparence totale dans la fabrication de la vérité⁶. La post-vérité n'est pas une relativisation du vrai au sens d'une pluralisation des régimes et des critères de vérité : elle recouvre davantage une intolérance au doute et un rapport clivé à une vérité non dialectisée.

La propagation rapide et foisonnante des théories du complot durant la crise sanitaire due à la pandémie du coronavirus semble aller dans le sens de cette hypothèse. On retrouve, dans les théories du complot portant sur la pandémie, la plupart des mécanismes sous-jacents au conspirationnisme : la désignation d'un persécuteur tout puissant (laboratoires pharmaceutiques, élite dirigeante économique), l'exclusion de la contingence (dans l'idée, notamment, d'un virus intentionnellement créé en laboratoire) ou encore le déni (du nombre de personnes contaminées ou de décès, de la dangerosité du virus, voire de la réalité de l'épidémie elle-même). Or, si elles contestent, comme toute théorie du complot, les discours et informations officielles, elles prennent place néanmoins dans un contexte où ces faits et ce discours sont affectés d'une fragilité particulière, de par l'absence de certitudes et de savoir scientifique déjà constitués sur le virus et sa propagation.

On peut penser cependant que la crise sanitaire n'a pas révélé une mise en défaut du savoir scientifique, mais qu'elle a plutôt rendu visible les processus sous-jacents à sa fabrication. Elle aurait en un sens rétabli l'écart, bien souvent masqué dans nos sociétés contemporaines, entre la démarche scientifique de constitution du savoir, qui exclut l'immédiateté, la transparence, la certitude et la complétude, et le fantasme scientifique d'une certitude assise sur des preuves transparentes et irréfutables. La crise sanitaire a donné à voir dans l'espace public ce qui demeure en général cantonné aux pratiques des chercheurs et aux réflexions épistémologiques : la temporalité longue des protocoles expérimentaux et des essais cliniques, l'impossibilité d'atteindre une certitude par simple validation sans passer par des procédures de réfutation, et le caractère toujours provisoire et réfutable des résultats. Elle a également rappelé qu'une science, en tant que pratique sociale, voit ces exigences épistémologiques toujours menacées par des guerres de rivalités, des critères de prestiges, des effets d'allégeance. Il apparaît alors que ce qui fait une science n'est pas un contenu spécifique de savoir, mais un processus de fabrication et une démarche ancrée dans l'éthique de la recherche scientifique. À l'encontre de la perception commune des sciences, qui les chosifie en un ensemble de connaissances acquises, le moment de crise rappelle que la certitude relève d'un effet social de sédimentation, par lequel des résultats scientifiques toujours fragiles deviennent des croyances communes.

Par son écart avec le fantasme d'une transparence complète du savoir scientifique et d'un caractère immédiat et irréfutable de la preuve, cette mise au jour de la réalité de la fabrication du savoir ne peut apparaître que comme une mise en défaut, ou un aveu d'impuissance. À la manière de la protestation narcissique du roman familial, qui, face à la déception produite par

⁶ S. Troubé et T. Guénoun, « Post-vérité, complots, *fake news* : d'une fictionnalisation de la vérité au mythe de la facticité », *Cahiers de Psychologie Clinique*, n°55, 2020, p. 165-184.

les parents, vient restaurer fantasmatiquement cette toute-puissance parentale⁷, cette représentation idéalisée d'une certitude entière et irréfutable refait surface dans les constructions conspirationnistes. Sous couvert de dénoncer les mensonges du discours scientifique, ces dernières semblent bien plutôt reprendre à leur compte le fantasme scientifique de certitude, dévoilant ainsi, par la même occasion, la teneur paranoïaque de ce fantasme. Au regard de ce dernier, la quête scientifique d'un savoir voué à demeurer toujours discutable, provisoire et incomplet se révèle dans toute sa fragilité : c'est cette fragilité qui peut inviter à penser une forme de confiance issue de l'attestation.

Attestation, sciences et confiance

Dans *Soi-même comme un autre*, Ricœur oppose l'attestation au savoir scientifique. Il ne s'agit pas de situer l'attestation sur une échelle du savoir, en faisant d'elle un savoir moins empirique ou moins certain, mais de la comprendre comme un autre régime de véricité. La fragilité et la menace permanente du soupçon qui caractérisent l'attestation ne sont pas une marque de sa faiblesse mais lui sont constitutives, en ce que l'attestation engage toujours un sujet et sa parole. Elle relèverait de la croyance, non pas au sens du « croire à », mais du « croire en », à la manière dont on croit en un témoignage.

L'attestation serait la certitude à laquelle peut prétendre, dans le rapport à lui-même, un sujet dont les illusions ont été déconstruites – par la philosophie nietzschéenne et sa destitution du *cogito*, mais également par le marxisme, par la psychanalyse, et par le structuralisme. Si l'identité du sujet n'est plus que fictions et interprétations, l'attestation vient permettre d'éviter l'écueil d'un relativisme qui ferait s'équivaloir toutes les constructions et tous les récits de soi : comme exigence de véricité et capacité à témoigner de ce que je suis devant autrui, l'attestation fournit un critère au vu duquel certaines interprétations et certains récits apparaissent plus valides que d'autres, bien qu'opérant sans garantie ultime⁸.

Tout contexte de crise, en confrontant à l'absence de certitudes préétablies et en faisant voler en éclat les repères du quotidien, pose sur le mode de l'urgence la question : comment croire, et à qui se fier ? L'attestation peut alors indiquer une forme de confiance qui se situe dans un autre registre que celui de la preuve, sans pour autant conduire à une relativisation ou à une destitution de la valeur du vrai. Elle ne vise donc pas à se substituer au savoir scientifique, mais peut inviter à repenser le rapport à la démarche scientifique dans son horizon éthique, où la véricité peut s'entendre comme la capacité à témoigner de sa démarche de recherche du savoir en évitant l'écueil de la toute puissance et de la certitude a priori. L'assurance à laquelle mènerait l'attestation n'est donc pas l'assurance que la démarche scientifique mène à une vérité : il s'agirait plutôt d'une assurance de second degré ou d'arrière-plan envers l'horizon de la démarche scientifique, dans sa capacité à témoigner d'elle-même, à se soumettre sans cesse à l'exercice du soupçon, et à repenser en permanence ses critères de distinction avec le registre des croyances idéologiques.

En tant qu'assurance en l'absence de garantie, l'attestation pose un rapport à la véricité inverse à celui qui caractériserait les théories du complot. Dans ces dernières, tout ce qui est perçu comme un manque de transparence dans l'élaboration ou la diffusion d'un savoir est considéré comme signe d'un mensonge, d'une duperie, d'un manquement à l'éthique. Mais ces théories se construisent elles-mêmes autour de la croyance en une transparence absolue de la preuve et de l'accès à la vérité : la présence ou l'absence d'un élément sur une image, par exemple, y est bien souvent considéré comme faisant preuve en elle-même, comme si photos et vidéos livraient d'elles-mêmes leur vérité, en l'absence de toute ambiguïté et de tout conflit

⁷ S. Freud, « Le roman familial des névrosés » (1909 c), *OCF-P, VIII*, Paris, PUF, 2007.

⁸ C. Abetan, « L'hystérie, une pathologie de l'attestation ? », *PSN*, n°12, 2014, p.73-84.

d'interprétations. A l'inverse, l'assurance de l'attestation se fonde sur un témoignage qu'elle reçoit comme témoignage, qui ne fait pas preuve mais appelle toujours une interprétation.

Attestation et incroyance

L'idéologie scientiste et l'idéologie conspirationniste peuvent apparaître comme deux figures contemporaines, dans le registre de l'imaginaire, de ce que Lacan a nommé l'incroyance. Amenée comme une distinction psychopathologique entre névrose et psychose, l'incroyance caractériserait le rapport paranoïaque du sujet à son symptôme, au langage et au savoir. Tandis que le névrosé croit à son symptôme, en croyant à son inconscient, en prenant à sa charge la culpabilité et en supposant un savoir à son analyste, la forclusion paranoïaque amène à localiser la faute dans un Autre jouisseur et persécuteur. Lacan distingue alors entre croire à son symptôme, et croire son symptôme, au sens où le forclos y fait retour dans le réel, sous la forme de certitude délirante⁹.

Les phénomènes de la post-vérité pourraient se rapprocher de l'incroyance par la parenté entre les constructions conspirationnistes et les mécanismes de la paranoïa, mais aussi, plus largement, au sens où *fake news* et faits alternatifs s'ancreraient dans un retrait du crédit apporté au langage et au lien social. La perte de confiance dans le savoir institutionnalisé renverrait à une impossibilité d'accorder crédit aux figures susceptibles de se voir supposer un savoir. Là où la croyance névrotique croit aux semblants qui viennent recouvrir le réel et l'absence de garantie dans l'Autre, le retrait de la croyance en ces semblants pousse à l'inverse, dans l'incroyance, à la recherche d'une garantie ultime et absolue venant réguler la jouissance, sous forme de certitude : « on ne peut croire que ce dont on n'est pas sûr (...). Ceux qui sont sûrs, eh bien justement, n'y croient pas. Ils ne croient pas à l'Autre, ils sont sûrs de la chose »¹⁰. Chez Lacan, au-delà de la distinction psychopathologique structurale entre névrose et psychose, l'incroyance en vient à caractériser le discours de la science, dans sa forclusion de la question de la vérité et du sujet, et dans son ambition à tout symboliser du réel : « Ce problème de l'incroyance (...) est éclairé en ceci qu'il y a là une position du discours qui se conçoit très précisément en rapport avec la Chose telle que nous l'avons définie, pour autant précisément que la Chose est rejetée au sens propre de la *Verwerfung*. (...) Ce discours de la science peut se profiler comme déterminé par cette *Verwerfung* [forclusion].¹¹ ». L'idéologie scientiste porterait cette incroyance à son paroxysme, en faisant du savoir non plus un semblant toujours incomplet, mais une certitude venant exclure la division.

L'attestation se rapprocherait davantage de la formulation lacanienne du « croire à son symptôme ». Elle suppose de prendre à sa charge une division dans le rapport à soi qui rend vaine toute prétention à la complétude et à l'auto-fondation, et de prendre acte d'une absence de garantie dans l'Autre, tout en accordant créance à la force du symbolique, comme seul registre dans lequel la parole puisse témoigner de soi. Mais là où le « croire à son symptôme » appelle à un déchiffrement de celui-ci via la supposition de savoir chez l'Autre, l'attestation, comme type de certitude à laquelle peut prétendre une herméneutique du soi, ne repose pas sur une supposition de savoir mais sur la transformation d'un récit en témoignage. Le point de rapprochement entre la croyance au symptôme et la croyance de l'attestation résiderait dans leur appel à une ré-historicisation : tandis que l'incroyance, dans sa recherche de l'évidence

⁹ J. Lacan, *Séminaire XXII, RSI* (1974-1975), Association Freudienne Internationale, 2002.

¹⁰ J. Lacan, *Séminaire XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* (1964-1965), inédit, Leçon du 19 mai 1965.

¹¹ J. Lacan, *Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, Leçon du 3 février 1960.

transparente, vide la certitude de son histoire pour en faire un donné, il s'agit ici de redonner une épaisseur temporelle à la croyance en retraçant l'histoire de sa formation.

En rappelant que la croyance ne se réduit pas à une dimension épistémologique, mais qu'elle s'ancre toujours dans un horizon éthique, la notion d'attestation met en jeu ce qu'on peut nommer la responsabilité épistémologique. Cette dernière ne soulève pas uniquement la question de la justification épistémologique d'une croyance - Sur quelles bases puis-je croire un fait, ou à accorder ma confiance à un discours ?- , mais la question de la fidélité à une croyance, de la manière dont un sujet peut en répondre et en témoigner - À quoi et de quelle manière cette croyance m'engage-t-elle ? . Si la justification purement épistémologique d'une croyance peut maintenir l'illusion d'un savoir sans épaisseur temporelle ni subjective, cette question de l'engagement appelée par l'attestation ne peut se poser que pour un sujet, et exige de retracer la formation de cette croyance. La confiance dans un témoignage passe toujours par la possibilité d'en retracer l'histoire, et non pas uniquement d'en évaluer l'adéquation avec les faits.

Là où le scientisme produit volontiers l'illusion d'un caractère atemporel de la vérité, en gommant l'histoire et les pratiques humaines de l'établissement du savoir, le témoignage ne peut, à la manière d'un simple médium de communication, se réduire au contenu des faits dont il témoigne. Il peut sur ce plan être opposé à l'expertise, dont les crises traversées par les sociétés contemporaines mettraient en évidence à la fois l'omnipotence et la faillite. Le recours à la figure de l'expert, qui est volontiers assimilée, à tort, à la figure du scientifique, renvoie le plus souvent à un savoir qui n'est plus considéré comme une construction mais comme une solution, un argument d'autorité, un mode d'emploi à appliquer. L'expertise fait coïncider une occultation du processus de construction du savoir et un glissement de ce savoir vers une utilisation pratique ou technique qui lui ôte son caractère hypothétique et disputable. La place conférée à l'expertise dans la plupart des processus de gestion de crises dans les sociétés contemporaines témoignerait bien de l'empiètement sur le champ scientifique d'une idéologie scientiste, où non seulement la démarche scientifique se voit détournée vers une application utilitariste sociale et politique, mais où ce savoir d'expertise vient en lieu et place de la discussion et de la décision politiques¹².

Cette figure de l'expert tient souvent une place centrale dans les théories du complot. En donnant à voir un savoir désincarné et déshistoricisé, l'expertise tend à être perçue comme factice et inauthentique, et son caractère d'argument d'autorité devient la marque d'une manipulation. C'est souvent sur la figure de l'expert que se cristallisent les accusations de mise en scène et de duperie portées par le conspirationnisme. Mais en miroir, cette figure de l'expert est à son tour convoquée à titre de preuve par les théoriciens du complot. L'expert y est alors présenté comme porteur d'un savoir indépendant, direct et transparent, non médié par le politique et non affilié à une institution. Dans les deux cas, cette figure de l'expert apparaît bien comme une figure de l'incroyance, si l'on reprend la distinction tracée par Lacan entre « croire à son symptôme » et « croire son symptôme » : l'expert est convoqué à la place de celui qui croit son savoir et qui possède ce savoir, plutôt qu'à la place d'un sujet manquant, qui supposerait un savoir au champ scientifique et se référerait à ce champ comme à une position tierce et symbolique.

Du soi au lien social : l'attestation comme fiction fondatrice ?

Ricœur rapproche brièvement, dans *Soi-même comme un autre*, la notion d'attestation de la question politique du lien social en démocratie. La démocratie exhibe toujours une

¹² A. Tavernier, « Vous pouvez répéter la réponse ? L'expertise scientifique au risque de la certitude, *Scientisme(s) et communication*, n°35, 2012, p.87-114.

incertitude quant au fondement de sa légitimité, elle avoue toujours une indétermination dernière quant au fondement du pouvoir, de la loi et du savoir. De même que tout savoir ne peut entièrement s'auto-valider par la preuve, le contrat social ne peut se légitimer qu'en passant par une fiction fondatrice. Cette fiction est une manière pour le lien social d'attester de lui-même, comme le sujet atteste de son identité par le récit, qui devient devant l'Autre témoignage. Le rapprochement entre l'incomplétude et l'incertitude nécessaires à tout savoir et celles qui caractérisent le régime démocratique vient conforter l'idée que toute attestation s'ancre dans une fiction.

Dans cette mesure, la notion d'attestation ne vient pas seulement interroger, dans notre lien social contemporain, les composantes d'une perte de confiance dans les légitimités institutionnelles, mais elle rejoint ce que Lyotard a décrit de la crise du savoir post-moderne : la fin des grands récits légitimants qui sous-tendaient la construction des savoirs scientifiques conduit à un savoir de plus en plus externalisé et tenant une fonction d'expertise¹³. Ces analyses mettent en exergue le conflit sous-jacent à toute dynamique de légitimation du savoir scientifique, entre la légitimité empirique des savoirs validés par la preuve, et les savoirs narratifs appuyés sur des récits et mythes possédant leur propre pouvoir de légitimation. Ce conflit pourrait alors déboucher sur une alternative sans issue, entre la tentation d'un savoir cherchant à s'auto-valider en totalité par la preuve, et celle d'un savoir tirant sa légitimité d'une idéologie sous-jacente. Ces deux formes de légitimité mènent au risque d'une science devenant scientisme, par la toute puissance de l'objectivité de la preuve dans le premier cas, et par une méconnaissance de son ancrage idéologique dans le second cas. L'attestation dessine quant à elle une autre forme de confiance, qui s'adresse à ce qui, dans le savoir, ne peut se réduire à la vérification par la preuve, mais qui contient toujours en elle-même l'exercice du soupçon et du questionnement herméneutique, à l'encontre de toute illusion d'auto-fondation idéologique.

Si l'attestation invite à penser une forme spécifique de rapport au savoir en contexte de crise, ce n'est pas seulement parce que la crise est déjà ce dont on témoigne avant de pouvoir faire l'objet d'un savoir, et parce que face à l'urgence de la crise, elle pousse à réintroduire de la temporalité, du manque et de la médiation. C'est aussi parce qu'en tant que certitude fondée sur l'herméneutique, l'attestation peut constituer un appel à la fiction. Si l'attestation de soi peut se maintenir malgré toute absence de garantie, c'est parce le récit de soi – toujours constitué d'un enchevêtrement de récits pluriels et conflictuels – permet de se projeter dans une fidélité à sa propre parole. La crise se présenterait alors comme étant à la fois une mise en échec et une exigence de récits, dont la visée n'est pas seulement de symboliser ce qui vient faire effraction dans le quotidien, mais aussi d'articuler les tâtonnements dans la construction de nouveaux savoirs à des fictions, qui lui proposeraient une autre forme de légitimité que celle des toutes-puissances idéologiques.

Bibliographie

ABETAN C. « L'hystérie, une pathologie de l'attestation ? », *PSN*, n°12, 2014, p.73-84.

FREUD S. (1909 c). « Le roman familial des névrosés », *OCF-P, VIII*, Paris, PUF, 2007.

¹³ J.F. Lyotard, *La condition post-moderne : rapport sur le savoir*, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

LACAN J. (1974-1975). *Séminaire XXII, RSI*, Association Freudienne Internationale, 2002.

LACAN J. (1964-1965), *Séminaire XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit.

LACAN J. (1959-1960). *Séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.

LYOTARD J. F. *La condition post-moderne : rapport sur le savoir*, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

PIERRON J. P. « De la fondation à l'attestation en morale : Paul Ricœur et l'éthique du témoignage », *Recherches de Science Religieuse*, n°91, 2003, p. 435-459.

RICŒUR P. « La crise : un phénomène spécifiquement moderne ? », *Revue de Théologie et de Philosophie*, n°1, 1988, p. 1-19.

RICŒUR P. *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil. 1990.

TAVERNIER A. « Vous pouvez répéter la réponse ? L'expertise scientifique au risque de la certitude, *Scientisme(s) et communication*, n°35, 2012, p.87-114.

TROUBÉ S. et GUÉNOUN T. « Post-vérité, complots, *fake news* : d'une fictionnalisation de la vérité au mythe de la facticité », *Cahiers de Psychologie Clinique*, n°55, 2020, p. 165-184.